



DIDIER FERRAND

LA CHUTE DE MADEMOISELLE AUBRY

Le 27 février 1807, un public choisi, qui comptait en son sein l'impératrice Joséphine, assistait à l'Opéra de Paris à la première représentation d'un ballet intitulé *le Retour d'Ulysse*, livret de Milon, musique de Persuis. Les deux premiers actes avaient été salués de nombreux applaudissements et il allait sans doute en être de même pour le troisième, dont le dernier tableau montrait les retrouvailles d'Ulysse et de Pénélope. Le roi d'Ithaque et sa fidèle épouse n'attendaient plus que la bénédiction de Minerve, protectrice du voyageur.

Bientôt celle-ci parut sur un nuage, personnifiée par Mlle Aubry, danseuse dont le talent n'était point exceptionnel, mais que son port altier, sa taille un peu forte et sa démarche majestueuse vouaient à ce rôle de déesse. Coiffée du casque, armée de la lance et tenant le bouclier, elle descendait paisiblement des cintres, assise sur une gloire qui allait la déposer au centre de la scène où, déjà, Ulysse et Pénélope levaient les bras dans un geste d'accueil. Soudain, le nuage, freiné dans sa descente par quelque obstacle, s'immobilisa puis, les câbles continuant à descendre, se retourna comme un panier que l'on vide et éjecta Mlle Aubry d'une hauteur de cinq mètres : abandonnant sa lance et son bouclier, la malheureuse plongea dans le vide et vint s'écraser lourdement sur le plancher, en même temps que le siège qu'elle venait de quitter, pendant qu'un cri d'effroi s'élevait dans la salle.

Le rideau s'abaissa immédiatement, les musiciens cessèrent de jouer et, dans la loge impériale, les dames d'honneur qui ne s'étaient point évanouies s'employèrent à ranimer l'impératrice

que l'émotion avait terrassée. Les lustres furent rallumés et le brouhaha des conversations emplît la salle : tous les spectateurs s'interrogeaient sur la gravité de l'accident et ses conséquences pour Mlle Aubry. Au bout de quelques minutes d'attente, un membre de la troupe s'avança jusqu'à la rampe et, dans le silence aussitôt revenu, fit la déclaration suivante :

— *La blessure de Mlle Aubry, sans faire craindre pour sa vie, est cependant assez grave. On s'empresse de lui prodiguer tous les secours de l'art.*

Puis, il invita les spectateurs à se disperser, la représentation ne pouvant pas être achevée.

Le lendemain, l'administration de l'Académie impériale de musique publiait un communiqué sur cet accident, expliquant ainsi les circonstances de la chute de Mlle Aubry : « *Au dernier changement de décor, au moment où Minerve descend pour unir Ulysse et Pénélope, le rideau de fond ayant été enlevé avant le signal du machiniste, la deuxième perche du milieu a formé un pli qui l'a porté en avant ; la gloire se baissant au même moment l'a rencontré et a fait la bascule. Il en est résulté la chute de l'actrice d'une élévation de quinze pieds.* »

Les choses auraient pu en rester là. Or cet accident allait prendre en quelques jours les proportions d'une affaire d'Etat.

Cette chute venait en effet s'inscrire dans le cadre d'une rivalité opposant deux hommes, MM. Boutron et Gromaire, tous deux machinistes à l'Opéra, qui allaient réussir en peu de temps à diviser Paris en deux clans opposés.

M. Boutron, après avoir fait mouvoir les machines de l'Opéra pendant vingt-huit ans, venait d'être mis à la retraite contre son gré, cédant la place à son rival, le machiniste en second Gromaire. Il réussit à intéresser à son cas le *Journal de l'Empire* qui, dans son numéro du 6 mars, reprit à son compte trois graves accusations. Le quotidien reprochait en premier lieu à M. Gromaire son incapacité, prouvée par l'accident survenu à Mlle Aubry, accident qui ne serait jamais survenu sous le règne de M. Boutron. Il insinuait ensuite que la nomination de M. Gromaire n'était pas due au talent, mais plutôt à des intrigues qui lui avaient permis de « *se débarrasser d'un homme unique, qui joignait la théorie à une longue expérience* ». Enfin, il dénonçait un dernier trait de cette « machination » en reprochant à l'administration d'avoir voulu minimiser l'accident, ce qui était la meilleure preuve de sa

culpabilité : en effet, selon le rapport officiel, Mlle Aubry souffrait de légères contusions, d'une « luxation du petit orteil du pied ».

Il n'en est rien, poursuivait le *Journal*. L'état de santé de la danseuse est déplorable. Elle souffre les plus cruelles douleurs.



Pas de trois sous le 1^{er} Empire,
extrait du *Pre Romantic Ballet* de Morein Hennah Winter

Chaque jour, il se déclare de nouvelles complications. Si elle conserve la vie, elle perdra un bras. Elle demeurera estropiée. « *On ne sait que penser, concluait-il, de ces rapports qui semblent avoir pour but d'affaiblir l'intérêt et la pitié qu'inspire naturellement un tel malheur à toutes les âmes sensibles. Aurait-on eu dessein d'étouffer les cris de la victime pour sauver l'honneur de ceux qui l'ont immolée ?* »

A cette campagne s'associa le *Journal de Paris* qui, le lendemain, fournit à ses lecteurs des détails encore plus affligeants sur la condition de Mlle Aubry : « *Son état est de plus en plus alarmant ; le sang qu'elle crache depuis deux jours fait craindre qu'à la fracture dont il a été parlé dans le rapport du directeur de*

l'Opéra ne se joignent quelques ruptures internes et, par suite quelque hémorragie. Cependant, on espère encore. »

M. Gromaire et ses amis ne tardèrent pas à répliquer, assurant qu'il y avait eu un sabotage concerté entre le directeur de l'Académie impériale de musique et l'ancien machiniste Bouteron ; d'ailleurs, celui-ci ne se trouvait-il pas dans la salle le soir de l'accident, signant ainsi son crime ? Des témoins l'avaient même entendu s'écrier : « *Cela ne se serait pas produit si j'avais conservé mon poste !* » Il établissait donc lui-même un lien entre son départ et l'accident.

Quant à M. de Luçay, préfet du Palais et surveillant de l'Opéra, il affecta d'attacher peu d'importance à l'affaire et ne jugea pas nécessaire de faire prendre des nouvelles de Mlle Aubry, ni de lui rendre visite.

Devant d'aussi graves accusations, la police se devait d'intervenir. M. Meunier, commissaire de police du quartier du Palais-Royal, mena l'enquête et, après avoir entendu tous les témoins, en arriva à la conclusion qu'il n'y avait eu ni complot ni intention de nuire, mais seulement faute professionnelle d'un machiniste nommé Colonia qui aurait dû veiller à ce que le rideau de fond ne se portât point vers l'avant. Encore, les conséquences de l'accident eussent-elles été moins graves si le siège sur lequel avait pris place Mlle Aubry avait été boulonné à son nuage : mais, sur ce point, l'ouvrier responsable, qui s'appelait Lahollande, assura qu'il n'en avait pas reçu l'ordre et qu'aux répétitions le siège avait toujours été simplement posé et non fixé. Le commissaire Meunier se contenta de faire congédier et mettre en prison pour douze jours le machiniste Colonia.

Cela ne rendit pas la santé à Mlle Aubry. Tout au plus, l'actrice commençait-elle à tirer de son accident une notoriété à laquelle sa carrière ne lui avait jusqu'alors jamais permis de prétendre.

Tout Paris commenta, avec des interprétations souvent opposées, la première phrase prononcée par l'artiste lorsqu'elle était revenue à elle : « *Pourrai-je reprendre le rôle ?* » Un certain Victor R... publia un poème, *la Chute de Minerve dans le temple des arts*, vendu trente centimes chez l'auteur. Le portier de Mlle Aubry n'arrivait plus à inscrire les noms de tous ceux qui venaient prendre de ses nouvelles. Enfin, une représentation exceptionnelle du *Retour d'Ulysse*, organisée à son profit, rapporta une somme de

18 000 francs, qui vint s'ajouter aux 1 200 francs que l'impératrice lui avait fait remettre à titre personnel.

Au cours de cette représentation exceptionnelle, deux faits, d'importance inégale d'ailleurs, retinrent l'attention des spectateurs. En premier lieu, on nota que la descente de Minerve avait été supprimée et que l'actrice qui remplaçait Mlle Aubry pénétrait de plain-pied sur la scène, par la coulisse : elle avait catégoriquement refusé d'utiliser la gloire. En second lieu, on apprit, non sans surprise, que M. Boutron avait été réintégré dans le poste de machiniste en chef, dont par contre M. Gromaire était écarté, circonstance qui parut lourde de conséquences ; M. Boutron obtenait en outre le retour du machiniste Colonia.

De ce jour, tout Paris attendit la contre-attaque du sieur Gromaire et l'affaire fournit un sujet de conversation aux six cents personnes qui, dans la nuit du 15 au 16 mars 1807, assistèrent au bal donné au palais de l'Élysée par l'archichancelier d'Empire, Cambacérès, en l'honneur de la victoire d'Eylau. Le même soir, la police fut de nouveau appelée à l'Opéra où l'on donnait la troisième représentation du *Retour d'Ulysse* : cette fois, les spectateurs se battaient dans la salle. Les admirateurs de Henry, qui dansait ce soir-là, avaient conspué ceux de Duport. Quelques coups de poing furent échangés jusqu'à ce que les sergents de ville rétablissent l'ordre.

Pendant ce temps, des courriers galopèrent vers la Silésie, portant à Napoléon les rapports de ses ministres...

La scène suivante a pour décor une sorte de grange, près d'Osterode et pour acteur principal l'empereur lui-même. Napoléon avait installé ses quartiers en ce lieu peu confortable et sa situation était loin d'être brillante. Quelques jours plus tôt, il la décrivait ainsi dans une lettre adressée à son frère Joseph : « *Les officiers de mon état-major ne se sont pas déshabillés depuis deux mois et quelques-uns depuis quatre ; j'ai moi-même été quinze jours sans ôter mes bottes... Nous sommes au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande, faisant de longues marches et contre-marches, sans aucune espèce de douceurs et nous battant ordinairement à la baïonnette et sous la mitraille, les blessés obli-*

gés de se retirer en traîneau en plein air pendant cinquante lieues... Nous faisons la guerre dans toute son énergie et son horreur. »

Il gouverne en même temps son immense Empire, contrôlant l'opinion publique en France, passant des commandes aux manufactures, créant les bataillons du train, envoyant 15 000 francs à un savant dans le besoin et faisant surveiller son irréductible ennemie, Mme de Staël. Mais lorsqu'il trouve dans ses papiers le rapport de Fouché sur les incidents de l'Opéra, il ne peut s'empêcher d'avoir cette remarque désabusée : *« Je vois que l'affaire de Mlle Aubry occupe plus les Parisiens que toutes les pertes qu'on peut faire à l'armée. »*

L'instant d'après, il n'en écrit pas moins une lettre de sévères reproches à son ministre de la Police, parce que les journaux ont publié des rapports assez exacts sur sa situation et qu'il s'aperçoit que les Français n'ignorent pas ses difficultés... En somme, les Parisiens ne devraient s'amuser ou s'affliger que sur son ordre et dans les limites fixées par lui !

A Paris, la riposte de M. Gromaire ne s'était pas fait attendre. Il était allé voir le surveillant de l'Opéra, M. de Luçay, et avait obtenu son appui. Le 24 mars, il faisait un retour en force : nommé de nouveau second machiniste, il faisait licencier pour la deuxième fois l'ouvrier Colonia et l'un de ses collègues nommé Goy, considérés tous deux comme appartenant au clan Boutron.

Le premier machiniste en appela aussitôt au ministre de la Police : *« Le sieur Gromaire, écrivit-il le 27 mars à Fouché, a désorganisé le service : il a introduit parmi les ouvriers un esprit d'insubordination en me calomniant publiquement par les journaux. Il y aura constamment deux partis marqués parmi les ouvriers. Les uns s'attacheront au sieur Gromaire ; les autres me resteront fidèles. Le défaut d'unité et d'harmonie, la discorde et l'animosité réciproques des ouvriers causeront des intrigues, des complots continuels ; on ne pourra garantir la sûreté du public et du théâtre. On ne peut donc sans danger m'adjointre le sieur Gromaire. Et j'ai besoin pour le service du théâtre qu'on conserve dans leurs emplois les deux principaux ouvriers dont on veut me priver, Colonia et Goy. »*

Fouché, agacé, note en marge de cette lettre *« qu'on ne peut en effet garder à l'Opéra deux individus qui ne peuvent s'entendre et qu'il faut choisir l'un ou l'autre »*. Il fait part de cette constatation à M. de Luçay, ordonne au préfet de police Dubois de faire

surveiller l'Opéra, puis, comme l'affaire relève de plusieurs autorités, il envoie de nouveau un rapport à l'empereur. De son côté, M. de Luçay écrit lui aussi à Napoléon pour se plaindre de Boutron !

On devine l'irritation de l'empereur à la réception du rapport de Fouché et des plaintes de M. de Luçay. Déjà, le 12 avril, il avait cru mettre un point final à l'affaire en écrivant au ministre de la police : *« Toutes ces intrigues de l'Opéra sont ridicules. L'affaire de Mlle Aubry est un accident qui serait arrivé au meilleur mécanicien du monde et je ne veux pas que M. Boutron profite de cela pour intriguer. Faites-le-lui connaître de ma part : qu'il vive bien avec son second. Ne dirait-on pas que c'est la mer à boire que de faire mouvoir les machines de l'Opéra !... Les actrices monteront dans les nuages ou n'y monteront pas. Soutenez M. de Luçay ; je verrai ce que j'ai à faire quand je serai à Paris. Mais on pousse trop loin l'indécence. Parlez-en à qui de droit pour que cela finisse. »*

Cet avertissement n'ayant pas suffi, il s'adresse directement à l'archichancelier Cambacérès : *« Vous sentez, lui écrit-il le 18 avril, que quel que soit le plaisir que j'aie de m'occuper de tout ce qui peut concerner le bien de mes peuples, ce serait vraiment aller trop loin que de me mêler des querelles de théâtre. »* Il le charge de la surveillance de l'Opéra et lui ordonne d'y faire régner la plus stricte discipline. En même temps, il prie Fouché d'appliquer les décisions que prendra l'archichancelier.

Pour finir, M. Gromaire démissionna et le premier machiniste Boutron reprit du service, restant ainsi le seul maître du terrain. L'agitation ne s'apaisa pas immédiatement et pendant plusieurs semaines la préfecture de police envoya des agents qui dans les dessous, les cintres et les coulisses s'assurèrent du bon fonctionnement des machines de l'Opéra. Ainsi surveillés, et en dépit d'un climat encore orageux, les nuages ne précipitèrent plus au sol d'innocentes danseuses...

DIDIER FERRAND